

LE PÈRE PEINARD



Reflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE

| | |
|------------------|----------|
| Un An | 6 fr. |
| Six Mois | 3 fr. |
| Trois Mois | 1 fr. 50 |

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

| | |
|------------------|-------|
| Un An | 8 fr. |
| Six Mois | 4 fr. |
| Trois Mois | 2 fr. |

LA GRANDE CAVALCADE DU 22

AUTREMENT DIT :

L'ENTERREMENT DE LA RAIE PUBLIQUE

LA GRÈVE DU SUCRE



Le grand Centenaire

Les jean-foutre de la gouvernance se grouillent, pire que des asticots. Ça ne leur arrive pas souvent, nom de dieu ! Aussi pour le coup, je fais une marque à la cheminée.

Mais, songez donc : le 22 septembre, y aura cent ans que les Conventionnels proclamèrent la première République. Ça mérite qu'on fasse la fête ! S'agit de s'agiter, pour que le Centenaire soit rupinskoff.

Comment ça se passera ?
En douce, m'est avis.... D'ailleurs,

quand les camaros reluqueront mon flanche, ils sauront à quoi s'en tenir : les lampions seront éteints.

Revenons donc aux préparatifs : les grosses légumes se sont creusé la caboche ; ils voulaient emmancher quelque chose d'espatrouillant, — mais ils ne savaient pas quoi.

A force de ruminer, une idoche a germé dans leur caboche vide : ils se sont décidés pour une cavalcade.

Habituellement, quand il y a une cavalcade à la clé, ceux qui l'organisent prennent la mesure des rues, afin que les chars ne soient pas trop larges. Tout le monde sait ça : y a pas besoin d'avoir inventé le marteau à bomber les verres de lunettes !

Ben oui, c'est pas malin ! Mais comme c'est à la portée de tous, ça n'a pas tapé dans l'œil des grosses légumes ; ils ont préféré le contraire :

c'est-à-dire, faire des rues à la mesure des chars.

Nom de dieu, voilà qui s'appelle être à la hauteur ! Et maintenant qu'on vienne leur dire que le Centenaire de la République sera mouche, vous les verrez se rebiffer. Se dressant sur leurs pattes de dindons, — pour singer Danton, — ils répondront en branlant la caboche qu'ils ont eu l'audace de faire des chars plus larges que les rues.

Et ne croyez pas, les camarluches, que je vous monte un bateau, c'est exact :

Sur les boulevards où doit passer la cavalcade, juste au mitan, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille, y a une alignée de grands candélabres électriques plantés sur des refuges.

Pour faire passer les sacrés chariots, il a fallu foutre les candélabres

par terre et raser les refuges. Cette foutaise là va coûter quelque chose comme 25.000 balles. Mais comme ce n'est pas les grosses légumes qui carment, ils ne regardent pas à la dépense.

D'ailleurs le populo de France est riche : il est heureux que ça fait peur, — voyez plutôt les suicides !... Or donc, quand on est si douillards que ça, on peut bien se payer la fantaisie de dévisser pour 25.000 francs de becs de gaz en l'honneur de la première République.

A dire vrai, le populo se désintéresse de la fête. Il ne s'émotionne pas plus que s'il était question de foutre un lavement à la tour Eiffel.

Bédam, il sait de quoi il retourne. C'est pas d'aujourd'hui qu'il a la République sur le poil, nom de dieu !

Il sait très bien que les trois Républiques qu'on a eu depuis cent ans, l'ont toujours aussi gentiment massacré que les rois et les empereurs.

Ça a commencé sous la Convention. Cette sacrée nom de dieu de Convention qu'on nous a représentée comme une collection de zigues d'attaque, n'était en réalité qu'une bande de tafeurs, montrant un peu de courage simplement quand le populo les asticotait.

En prairial de l'an III, alors que Marat était mort, que le bon bougre d'Hébert et tous les zigues à poil étaient guillotins, la Convention jouissait de son reste.

Le populo ne venant plus avec ses piques lui larder les fesses et la forcer d'avoir du nerf, elle n'était plus qu'un troupeau de marlous soifant et bâfrant aux crochets des bons bougres.

Comment serait-il venu le populo ? Il était saigné à blanc, nom de dieu !

Les meilleurs de ses fistons avaient déjà laissé leurs carcasses sur les champs de bataille ; quant aux survivants, ils guerroyaient pour donner des panaches aux généraux.

Ceux qui restaient crevaient la faim dans les villes, nom de dieu ! Mais, des gas solides, il n'en restait pas lourd : à Paris, y avait plus de femmes que d'hommes. Aussi, quand en prairial de l'an III, ayant soupé d'avoir les boyaux vides, le populo se rebiffa, dans la foulditude qui dévalait du faubourg Marceau et du faubourg Antoine, les bonnes bougresses dominaient.

Les drapeaux noirs claquaient au vent avec l'inscription lamentable : « Du pain ! »

La Convention tint tête ! Ça ne fut pas sans avoir la peur au ventre,

mille bombes. Mais elle comptait sur le respect qu'on avait pour elle : pendant des heures, les bouffe-galette firent lanterner le populo, pour donner le temps aux troupades de rappliquer.

Alors, ça changea de ton : on sabra dans le tas : les pros qui furent massacrés n'eurent pas trop à ronchonner, — ils avaient réclamé du pain..., on leur en faisait passer le goût !...

Ça, c'est le premier massacre républicain : de la gnognotte, nom de dieu, comparé à ce qu'on nous a servi après !

C'est pas le moment de faire l'histoire des massacres, deux mots suffisent, crédieu !

Le second eut lieu en juin 1848. Le populo ayant foutu en bas le roi Riffard, mit trois mois de mistoufle au service de la république.

Quand les bourgeois eurent repris leurs sens, ils firent massacrer le populo sans pitié.

Et le troisième massacre, celui de 1871, qu'en dire ?

Tous les bons bougres aujourd'hui vivants en ont la souvenance : qui donc d'entre nous n'a pas un parent ou un ami à venger ?

Et plus près de nous, la fusillade de Fourmies est venue prouver que les jean-foutre de la haute ne désarment pas, et qu'aujourd'hui comme en 1871, en 1848 et en prairial de l'an III, ils sont prêts à nous étriper.

Tout ça, mille dieux, n'est pas fait pour nous mettre en joie, et ne nous donne pas envie de faire la noce en l'honneur du centenaire de la République.

Y a pas que le populo qui reste froid devant la fête : les bistrots eux-mêmes ne s'emballent pas ; ils ne se sont pas démanchés commepour le 14 juillet. Ce n'est pas qu'ils aient de la préférence, mais ils sentent que le temps des fêtes est passé.

Le 14 juillet est devenu une habitude : on rigole ce jour-là, comme on va aux goguenots, — sans y réfléchir.

Pour ce qui est de nouvelles fêtes, barca ! La mistoufle est là, derrière, qui nous souffle son froid dans les épaules.

Et, cré pétard, on n'a pas le cœur à la rigolade.

Quoique ça, si la fête en question ne nous émotionne pas, du moins on peut en tirer un enseignement :

Un des chariots de la cavalcade s'appelle le *Char des Précurseurs*.

Il roulera en l'honneur de Diderot,

de Jean-Jacques Rousseau, et d'une flopée de philosophes et d'érivains.

Toutellement, il ne roulera pas en l'honneur des zigues d'attaque qui faisaient une propagande mieux comprise du populo que les beaux livres : il ne roulera pas pour ceux qui, avant la prise de la Bastille, commençaient la danse en pendant les seigneurs, et l'illumination en foutant le feu aux châteaux.

Nom de dieu, non, le *Char des Précurseurs* ne roulera pas pour les Jacques !

Mais, c'est pas de ça qu'il s'agit : ce que je voulais foutre sous le nez des copains, c'est la vitesse avec laquelle le chambardement du siècle dernier est arrivé.

Rousseau est mort en 1778, et il croyait la France si avachie qu'il n'espérait rien d'elle.

Diderot cassa sa pipe en 1784, — juste cinq ans avant la prise de la Bastille, neuf ans avant l'exécution de Louis Capet ! Eh bien, à ceux qui voulaient l'entendre, il rengainait que c'était fini, que le populo avait du pissat de richard plein les veines, et que jamais, jamais... il ne ferait de Révolution.

Et c'était pas un châté que Diderot, foutre non ! A preuve, le chouette flanche qu'il a pondu, ousqu'il dit que si l'homme osait n'écouter que la voix de son cœur, il nous dirait :

*« La nature n'a fait ni serviteur ni maître ;
Je ne veux ni donner, ni recevoir de lois,
Et ses mains ourdraient les entrailles du
[prêtre,
Au défaut d'un cordon, pour étrangler les
[rois.*

C'est pas démoucheté, hein ?

Et quand le gas écrivait ça, on faisait la fête en l'honneur de Louis XVI et de l'Autrichienne, — et tous se disaient que si ces deux jean-foutre vivaient aussi vieux que Mathusalem, ils régneraient jusqu'à la fin des temps.

Le populo avait l'air de trouver tout bien : il ne ronchonnait pas et passait son temps à bénir son roi.

Tout ça, mille polochons, c'était du flafra superficiel !

À côté, les zigues d'attaque étaient au turbin : la propagande des livres infiltrait des idées de révolte dans la caboche des bourgeois ; la propagande par le fait ouvrait les yeux aux paysans.

Si bien, cré pétard, que quand la propagande fut à point, un beau matin, tout péta comme une merde !

Il en sera de même prochainement. Faut pas que les fistons se découragent, les temps sont proches :

La société actuelle est plus pourrie

que n'a jamais été celle des ci-devant;

Bien mieux, à l'heure actuelle, la propagande sous toutes ses formes, est bougrement plus active qu'elle n'a jamais été avant 1789.

Pour toutes ces raisons, la cavalcade du 22 m'a plus l'air d'un enterrement de première classe, que d'une apothéose.

Justement, on ira au Panthéon, réciter des *de profundis*!

Je dis bien : enterrement... Les catafalques sont dressés, y a plus qu'à fourrer les jean-fesses dans la boîte à dominos!



RAFFINEUSES DE LA VILLETTE

Les casseuses de sucre ont de l'allure, nom de dieu!

Dès que les ouvrières du bagne Sommier ont eut lâché le turbin, les copines des autres usines se sont foutues en grève illico — par solidarité.

C'est chouette, cré pétard!

Ça change un peu de l'avachissement des bons bougres.

Et on le dit dans le quartier, nom de dieu! Tous applaudissent les casseuses de sucre, en ajoutant « elles donnent l'exemple aux hommes! »

Déjà, elles se sont tamponnées avec les sergots : elles ont griffé les grands galapiats des brigades centrales, et si elles ne leur ont pas arraché les quinquets, — c'est pas faute d'envie!

Turellement, les flicards ont cogné comme des vaches qu'ils sont, et plusieurs bonnes bougresses ont salement étrenné. Y en a même une tripotée qui ont été foutues au clou.

Aussi, les bons bougres de la Villette commencent à s'indigner. Et si les roussins ne se foutent pas à faire patte de velours, les bouchers pourraient bien leur caresser l'échine de riche façon.

Et dame, quand les louchebem foutent leur grain de sel quèque part, ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère.

Pour ce qui est de la grève elle-même, j'ai bien peur que les pauvrettes ne soient roulées dans les grands prix.

Elles réclament contre les amendes qu'on leur fout à tire-larigot; elles veulent en outre quelques centimes d'augmentation.

Une bricole de rien, nom de dieu! Les patrons pourraient caner sans qu'il leur en coûte presque rien. Mais ces salauds-là ne veulent rien savoir, ils n'épargneront à leurs ouvrières aucune salopise.

Et il en sera de même dans toutes les grèves où on voudra discuter avec les exploités,

Tandis qu'il ne devrait être question que de leur botter le cul et de les foutre à la porte de l'usine.

A CARMAUX

Ça lambine bougrement nom de dieu!

Le nerf des gueules noires s'émousse et le temps est proche où ils ne seront plus capables de rouspéter.

D'ailleurs, ils ont deux déveines :

Primo, d'avoir sur le râble pour les garder, et peut être pour les massacrer, quelque chose comme douze ou quinze cents troupades.

Deuxièmement, de recevoir la visite d'une ribambelle de bouffe galette qui l'un dans l'autre ne valent pas la corde pour les pendre.

Les premiers jours, y avait que les dépotés socialards et boulangers, maintenant voilà qu'la vermine radicale et opportuniste se fout à radiner à Carmaux.

Les salopards vont faire des mamours aux mineurs, leur serinant d'être calmes et inodores.

Comment voulez-vous, pistonnés comme ils le sont, que les pauvres grévistes ne perdent pas le Nord?

Puis, quand la grève sera dans le sciau, les mêmes birbes qui aujourd'hui leur prêchent le calma les débiteront... et iront faire des mamours aux grosses légumes de la Compagnie.

CHASSE AUX ANARCHOS

Si ces dernières semaines les vaches de l'injustice ont eu l'air de laisser deux liards de tranquillité aux zigues d'attaque, c'est pas à dire que leur roserie ait diminué.

Foutre non, tonnerre de brest!

C'est parce qu'ils chassaient d'un autre côté; au lieu des anarchos, c'est aux perdreaux et aux lièvres que les charognards s'en prenaient.

Mais, voilà que les vacances finissent et sacré pétard, les bons copains s'en aperçoivent illico :

Que dire, par exemple, de la condamnation d'un bon bougre que les jugeurs de **Saint-Pol**, un patelin du Nord, accusaient d'avoir expédié une lettre anonyme à un jean-foutre qu'il menaçait de dynamiter?

Evidemment, c'était pas malin de la part de Coquidé, de dire de ces choses-là à un bourgeois... Rien que ça aurait dû lui valoir l'indulgence des enjuponnes : puisqu'il avertissait le bourgeois, c'est qu'il ne lui voulait pas de bobo.

Ben oui, mais les marchands d'injustice ont voulu lui faire payer la peur : aussi, ils lui ont foutu trois ans de prison.

Mille bombardes, c'est rudement salé : trois ans pour une couillonade pareille, c'est rosse!

Y a un brin de morale à tirer : c'est qu'il coûte moins cher de tanner pour de bon le cuir à un bourgeois que d'y foutre simplement la trouille.

Au **Havre**, deux riches fleux, Goubot et Caron, viennent de ramasser chacun trois mois pour avoir jaspiné dans une réunion d'ouvriers sans turbin.

Les jugeurs ont été fouiner dans la cambuse de Goubot. Ils y ont dégotté un pot rempli de soufre; sur le moment ils ont serré les fesses croyant que c'était de la dynamite. Quant ils ont eu repris leurs sens ils ont vu que c'était tout bonnement des ingrédients pour fabriquer des allumettes de contrebande.

Paraît que le copain éclaire le populo, sans la permission de la gouvernance.

Et il n'a foutre pas tort, mille dieux!



Cassons du Sucre!

Y a quinze jours, à propos de la piquette de raisins secs, j'ai dit deux mots de la volerie des impôts.

Voici justement que la grève des bonnes bougresses fout le sucre à l'ordre du jour. J'en profite pour en parler, nom de dieu :

Les aminches demandez à la ménagère combien lui coûte son kilo de sucre? Elle vous répondra 22 sous. Si vous voulez en savoir plus long, elle vous dira que les épiceurs en font un article de réclame pour attirer les clients, — kif-kif si c'était des mouches! — et qu'ils n'y gagnent pas épais.

De là vous allez conclure que cette camelotte revient cher de fabrication.

Erreur, nom de dieu! Vous vous foutez le doigt dans l'œil jusqu'au nombril. Non, le sucre ne revient pas chérot à fabriquer.

A preuve, c'est quasi jévousalignais à la queue leu-leu tous les frais de fabrication, le bénéf des gros exploités, la paye des ouvriers, le transport de la marchandise, le bénéf du marchand en gros et du détaillant,

Eh bien, toute cette kyrielle mise bout à bout, on arriverait à une moyenne de onze à douze sous le kilo.

Donc, la ménagère qui achète son sucre vingt-deux sous, le paie juste dix sous de trop. Y a pas à tortiller, elle est volée de dix sous!

Et où passent ces dix pétards?

Dans la poche de l'Etat, nom de dieu!

Ces dix sous de rabiot, c'est dix sous d'impôt. Comme je vous le dis, les camaros! Si espatrouillant que ça paraisse à vue de nez, c'est tout à fait réel : dans le sucre, y a moitié d'impôt et moitié de camelotte.

C'est faramineux! Et quand on rumine là-dessus, on ne s'épate plus que tant de jean-foutre se collent sur les rangs, pour vivre au râtelier de la gouvernance. La galette tombe, ils s'engraissent ferme : car ce que je viens de dégoiser pour le sucre, se passe pour toutes les bricoles.

Et qu'on ne croie pas que j'exagère, ceux qui ont un peu trimardé dans les patelins voisins savent fort bien à quoi s'en

tenir : en Angleterre et en Belgique, par exemple, le sucre se paye meilleur marché que chez nous, — je ne sais plus au juste, mais ça va dans les quatorze à quinze sous le kilo.

Ce qui ne veut pas dire que le populo en soit plus heureux. Foutre non ! car voici ce qui arrive :

Les patrons sont des rapias, c'est connu comme le loup blanc ; or, ils mesurent le salaire qu'ils foutent à leurs ouvriers d'après ce qu'ils doivent dépenser pour ne pas crever. Si la boustifaille diminue, les singes diminuent la paye dans la même proportion, — par exemple, si elle augmente, ils ne sont pas si pressés d'y foutre une rallonge.

Ce qui veut dire, que tant qu'il y aura la gouvernance d'un côté et les patrons de l'autre, nous serons pris en fourchette, et volés et exploités jusqu'à la gauche.

Mais, revenons-en au sucre dont l'impôt est si salé, nom de dieu !

Les bourgeois nous racontent que sous l'ancien régime, y avait un impôt sur le sel qu'on appelait la gabelle, — et faut les entendre débâteler contre la gabelle !

Le populo refusait de casquer, et il faisait bien, disent-ils ;

S'il accrochait les hommes de la gabelle aux branches du chemin, il faisait encore mieux qu'ils ajoutent.

Ohé, les petits freluquets de la bourgeoisie, m'est avis que vous feriez une sale poire si, par le temps qui court, le populo se foutait à refaire la chasse aux perceurs de la gabelle.

Car, mille polochons, elle existe toujours aussi dégueulasse cette sacrée gabelle : seulement au lieu d'être sur le sel, elle est sur le sucre.

Entre les deux, y a pas épais de différence : c'est kif-kif bourriquot.

Même en cherchant bien, on trouve que l'impôt sur le sucre est bougrement plus mouche que celui sur le sel ; c'est les malheureux qui le casquent le plus.

Le sel, on en a besoin quand on est en bonne santé.

Le sucre, c'est le contraire, où on en use le plus, c'est quand il y a des malades à la maison : il en faut pour la tisane, turllement. Juste le moment où on aurait besoin de ne pas payer d'impôt, c'est celui où on en débourse en quantité.

Allez donc arranger ça, et trouver que c'est juste ?

Nom de dieu, il en est pareil de tout : on nous a rengainé sur tous les airs que la grande Révolution avait balayé toutes les vieilles dégoutations.

Tarata, c'est de la couille en bâtons ! Cette garce de Révolution s'est faite au profit des bourgeois, et toutes les réformes qu'elle a bâclées sont du même tonneau que celle de la gabelle.

L'impôt du sel a été supprimé, — mais on l'a remplacé par l'impôt du sucre !

Sacré pétard, faut pas que je pose ma chique sans dire deux mots des bénéfices des patrons du sucre, les grosses crapules

Lebaudy, Say, Sommier et toute la maudite séquelle.

Ohé, les camaros, n'allez pas croire que les charognards sont comme l'épicemar du coin et ne gagnent rien sur la camelotte. Nom de dieu, plutôt que de ne pas avoir de bénéf, ils écorcheraient vifs leurs ouvriers.

Or donc, sur chaque pain de sucre fabriqué, Lebandy, pour ne citer que ce bandit, a la petite foutaise de vingt sous de bénéfice net.

Comme ses prolos fabriquent cinquante mille pains par jour, ça fait cinquante mille balles qu'il leur vole chaque jour.

Et savez vous combien il lui en coûterait de donner aux ouvrières en grève actuellement ce qu'elles réclament :

Avec une pièce de dix à vingt francs par jour il en serait quitte. Mais il est tellement rapia, qu'il refuserait même de lâcher deux ronds.

Mille dieux, faut tout de même que le populo en ait une sacrée couche pour se laisser exploiter comme on fait.

Ah, si on ouvrait un tantinet les quinquets, ça changerait vivement de face.

Ainsi, le jour où on aura envoyé dinguer Lebandy, les prolos qui s'esquintent dans ses bagnes auront 50.000 balles à se partager par jour.

Nom de dieu, c'est du rupin ! Mince de chiee de bien-être que représentent ces cinquante mille balles !

Du jour où les bons bougres auront démissionné leur exploiteur, il entrera un peu de soleil dans leur existence : le turbin sera moins dur, on bouffera à sa faim et on ne verra plus les mômes languir avec les pâles couleurs et mourir faute de pouvoir les soigner.

Zouh, mille bombes ! M'est avis que cet espoir devrait foutre du cœur au ventre des plus avachis !

RATICHONNERIES

Paraît que le sac-à-charbon de Gouvernes, un petit patelin des environs de Paris, près de Lagny, mène une sacrée vie de bâtons de chaises.

Le salaud s'appelle Lange ; mauvais signe, nom de dieu ! Y a pas mèche d'être saint quand on est ange.

Aussi, les bonnes bougresses qui n'aiment pas à être pelottées aux bons endroits se gardent bien d'aller à confesse.

Autrefois, y avait un grand mur qui empêchait les voisins de réluer le jardin du presbytère. Le mur s'est écroulé et le maire en a fait rebâtir un, moins élevé ; si bien que le ratichon ne se trouvant plus à l'abri, les voisins en voient de toutes les couleurs.

Le frocard s'est fâché, mais le maire l'a envoyé aux pelottes en lui disant que s'il se conduisait bien, il n'aurait pas besoin de grand mur.

Ce qu'il se la coule douce, le cochon ! Il a un conseil de fabrique qui lui a fabriqué une remise, une écurie ; il a cheval, voi-

ture, — et il passe sa vie à gueuletonner et à patachonner.

J'en finirais pas si je voulais dégoiser toutes les histoires qui courent le pays. Je vas me contenter d'une qui est tout plein rigouillarde :

Tous les ans, à Gouvernes, y a une fête qu'on appelle du Saint-Sacrement. Y a jusqu'à dix curés qui radinent des envions, et-dame, ils font des gueuletons à tout casser. Heureusement pour eux qu'ils n'ont qu'à aller du bresbytère à l'église, ça fait qu'on ne les voit pas trop.

Mais, y a deux ans, ça a été rupinskoff, nom de dieu ! Un des birbes était si saoul qu'il a voulu monter en chaire pour dire sa prière ; y n'a pas pu finir, cré pétard ! L'émotion et le vin ont fait tourner son cœur et il a dégueulé dans l'église, que c'en était comme un bouquet de fleurs.

On a entouré le pauvre soulard qui avait trop tété de gouttes et Lange l'a porté sur un lit.

Mais c'est les paroissiens qui ont ri, mille bombes ! Ils voudraient bien qu'on leur fasse un saint-sacrement de ce calibre tous les jours, l'église serait bondée. . . . Et dame, ça n'arrive plus souvent qu'elle soit pleine !

Voyant que la religion est à la baisse en France, les cléricochons se sont foutus à faire de l'exportation.

L'Algérie et la Tunisie leur oat paru un coin facile à exploiter et ils s'y sont jetés comme des sangsues : ils y volent et y pillent le plus qu'ils peuvent.

C'est ainsi que le cardinal Lavigérie qui fait tant de battage avec sa croisade contre les marchands d'esclaves, s'occupe bougrement plus de s'enrichir que d'affranchir les moricauds.

En Tunisie, il a des propriétés qui sont grandes à perte de vue, nom de dieu !

Mais, c'est pas de lui qu'il s'agit : j'en ai contre un nouveau couvent qu'on vient de construire à Alger à côté de celui des Pères-Blancs. Le nouveau est des Carmélites.

C'est dans cette infecte boîte que s'est passée la salopise en question : une jeunesse qu'avait les yeux tout pleins gentils a été foutue en cellule d'autor, pour n'avoir pas voulu subir les caresses des frocards.

La pauvrete est restée bouclée deux jours, sans rien à boulotter, ni même une goutte pour se rafraîchir la dalle, — ce qui devait être raide vu la chaleur qu'il fait là-bas.

Enfin elle a pu se fuiter et a tout dégoisé, mais les canards bourgeois ont fermé leurs égouts et n'ont pas fait de pet sur la chose.

Le camarade qui me raconte la chose espère qu'au jour du grand chambard, on ne se contentera pas de les attacher à ces cochons-là, . . . mais qu'on les leur rasera tout net.

Qu'en pensent les mères de familles ?



SALOPERIES MILITAIRES

Les grandes manœuvres sont terminées, et nom de dieu, les pauvres bougres qui y ont mis un doigt ne doivent pas en être fâchés.

Heureux encore, les bidards qui se sont ramenés sans trop d'avarès !

Combien y en a qui sont partis pour ne plus revenir : plus qu'on ne suppose, mille bombes !

Mais voilà, le populo ne sait pas : on nous cache ces crimes là. Les quotidiens passent à la caisse et gueulent sur tous les tons que les réservoirs avaient une belle allure, qu'ils étaient tous en bonne santé, et qu'à part quelques feignasses qui tiraient à cul, tout le monde était plein d'ardeur.

Tralala, c'est des menteries.

A preuve, c'est que par ci par là, la vérité perce, — et les salauds de journaliers insèrent des abominations sans s'émotionner : « C'est des troubades qui ont cassé leurs pipes ? Peuh, une fouterie ! » qu'ils ont l'air de se dire.

Ainsi, la semaine dernière, j'ai dit quatre mots du *Camp de la soif*, où y a eu la petite guerre.

Voilà qu'après le soleil qui cuisait les pauvres pousse-cailloux, la lance s'est foutue à dégouliner comme vache qui pisse. En un rien de temps, les gas n'avaient pas un pouce de sec sur le corps.

« Finalement, cela se traduit dans chaque compagnie par deux ou trois cas de pleurésie, et on sait que la pleurésie ne pardonne pas. »

Qui qui dit ça ? Le *Fig*, le sacré canard aristo. Et vous croyez qu'il y va de sa larme sur les malheureux ? Y a pas de pet, il a bien autre chose à faire ; que les troubades crévent, il trouve ça naturel, — c'est leur métier !

Et les canards républicains, ont-ils dit quelque chose ?

Ah ouat, ils n'ont pas ouvert le bec ; ils n'ont pas braillé contre les galonnards.

Si le métier des truffards est de mourir, le métier de journaliers bourgeois est de lécher le trouffignon des grosses légumes et de jurer que ça sent la rose.

Béuam, c'est pas pour des prunes qu'on les attache avec des saucisses.

Et ce n'est pas qu'au *Camp de la soif* qu'il y a eu des assassinats de troubades !

Un bon fieu m'écrit du *Vaucluse* qu'aux manœuvres qui ont eu lieu par là-bas, y en a eu des flottes d'attigés.

Il croit même que plusieurs en ont dévissé leur rampe.

Par exemple, quelque chose qui prouve que le populo a soupé du militarisme, c'est qu'on ne voit plus comme autrefois les badauds applaudir les régiments qui passent et beugler kif-kif des ânes : « Vive la France ! »

Maintenant, on s'en fout, nom de dieu ! Les régiments peuvent défilier tant qu'ils

voudront ; la curiosité foutra du monde aux portes et aux fenêtres, — mais le cœur n'y est plus.

On sait que l'armée n'est faite que pour mater les bons bougres, — aussi on n'en pince plus pour elle.

Bien mieux, il n'est pas trop rare de voir des zigues à poil manifester carrément leur indignation : c'est arrivé à la Villette, y a à peu près une huitaine ; des bons bougres ont hué une bande de pousse-cailloux, leur faisant honte de se faire les larbins des richards contre le populo.

L'autre jour, c'est dans le Nord, à Thérrouanne, qu'un gas s'est foutu à brailler : « A bas l'armée ! » juste sous le pif d'un galonnard.

En même temps que la fin des manœuvres, on a trompété l'heure de la délivrance pour ceux de la classe.

Ah, nom de dieu, les veinards ne se le sont pas fait dire deux fois !

Avec quel entrain ils ont gueulé : « Vive la classe ! » Et comme ils étaient heureux de foutre au rancart l'infecte capote, qui, trois ans durant, leur a cuit aux épaules.

Par exemple, les ceusses qui ne rigolaient pas c'est les gas qui avaient eu des punitions de prison. En effet, maintenant les pauvres types au lieu de décaniller avec les copains restent à la caserne et font autaut de rabiote qu'ils ont eu de jours de punitions.

Un moment, ils ont eu de l'espoir : à l'occasion de la fête du 22, le ministre a invité les galonnés à lâcher les rabioteurs.

Mais, nom de dieu, y a un **mais** !... « Il sera fait exception pour ceux qui auraient eu des punitions graves. »

Toujours la jésuiterie : on reprend d'une main ce qu'on donne de l'autre.

Ousque ça commence une punition grave ? Tous les bons bougres que les galonnards ont dans le nez sont sûrs de leur affaire : ils feront leur rabiote malgré le centenaire.

COUPS DE TRANCHET

Pas assez malins ! — Y a quatre jours, les employés de la recette principale des postes ont reçu communication de l'ordre de service suivant : « Par suite de renseignements parvenus à l'administration, certains journaux anarchistes seraient sur le point d'opérer leur affranchissement avec des timbres revêtus d'une couche de gomme pour empêcher l'oblitération. Signaler ces journaux, etc. »

Hein, les grosses légumes, je suis t'y bien renseigné ? Et pourtant je suis pas abonné à votre sacré téléphone.

Vous foutre des timbres gommés, afin de les faire resservir à perpète, ça serait assez bien imaginé : c'est ça de moins que vous voleriez !

Mais, voulez-vous que je vous dise, vous ne vous êtes pas levés assez matin.

La chasse aux cabots. — Les roussins la continuent avec une sacrée rage.

Déjà un gas mariolo a prouvé que si nous avons le choléra, c'est parce qu'on a massacré les chiens. En effet, toutes les salopises des rues qui, autrefois, étaient bouloitées par eux, s'en vont maintenant à l'égout, — y moisissent et nous foutent la peste.

Et le bougre a calculé que ce tas de charognerie est comme qui dirait pareil à quelques milliers de cadavres empilés.

Mais, puisque j'en suis sur les cabots, je voudrais bien savoir ce qu'on fout des cabots asphyxiés ?

De la peau on fait des gants ;
De la carcasse on fait du noir animal...
Eh mais, les bénéfices de l'entreprise doivent être rondelets : ouisque ça passe ?
Nom de dieu, je voudrais bien voir la patte crochue de Lozé : Ce qu'elle doit être graissée... avec de la graisse de cabot, turellement.

Babillarde Lyonnaise

L'autre matin au moment où j'allais me foutre au turbin, je vois radiner dans mon atelier mon camarade Dumortier ; un socialo dans l'âme, mais chouette zigue tout de même ; le gas turbine dans la même galère que moi, le bâtiment d'à côté.

Comme c'était l'heure où le singe était encore au plumard, nous en avons profité pour faire un brin de causerie. Après avoir allumé mon brûle-gueule, je m'assise sur une chaise, lui sur un baril, — et j'y cède le crachoir.

Illico il sort un quotidien de sa profonde et me le collant sous le pif, il se fout à gueuler d'un air triomphant : « Tiens, vieux, toi qui blagues toujours le suffrage universel et les socialos, vois un peu cette fois si ces derniers ont été rupins : ils sont onze au conseil municipal. Tous viennent de voter la suppression de l'octroi. »

— Alors, l'octroi est supprimé ? que j'y demande.

— Hélas non ! Les 40 opportunards ont voté contre. Autrement ça y était : si le populo n'avait nommé que des socialos, ça n'aurait pas trainé, nom de dieu ! Du coup l'octroi était par terre et au jour d'aujourd'hui on en serait débarassé.

— Tu te montes le bobècheon, et tu prends des vessies pour des becs de gaz.

— Comment, tu crois que les élus ne tiendraient pas leurs promesses ?

— Je me fous d'eux et de leurs promesses.

— Mais alors, tu dérailles, vieux ?

— Mon potiot, je ne déraille pas. Ecoute-moi un peu, je vas te le prouver. Tu me dis que onze bons bougres ont tenu la promesse qu'ils avaient faite à leurs électeurs de voter la suppression de l'octroi, — mais que les vaches d'opportunards ont voté contre. Sais-tu Dumortier, lors même que ton conseil municipal n'aurait été composé que de socialos, les gabelous auraient encore de beaux jours sur la planche à pain.

Ainsi, une supposition qu'il en soit ainsi, et que tes socialos aient de la bonne volonté à en revendre, nous n'en serions pas plus avancés qu'auparavant : l'octroi supprimé, mossieu le préfet le rétablirait d'office, attendu que les birbes de la Volière municipale n'ont pas le droit de démolir ce qui a été

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

RATICHON EXPLOITEUR

bâti par les bouffe-galette de l'Aquarium. La Commune n'est pas libre de disposer de son pognon comme elle l'entend; toutes les délibérations du conseil sont soumises à l'approbation du préfet. Si tout marche comme il veut, le jean-foutre approuve des deux mains, mais s'il y trouve le moindre cheveu, il retourne le verbal au conseil avec ordre de votallier autrement.

Tu l'as vu lorsqu'il s'agit chaque année de voter 400 et quelques mille balles pour subventionner les roussins; tous les volatiles de la Volière jurent comme des oies en furie, parce que les salopiards de la police sont sous la coupe du préfet.

Ils voudraient les avoir dans leurs mains, — ce qui n'est foutre pas engageant! Et une fois qu'ils les auraient sous leur dépendance, ils ne demanderaient pas mieux que de les payer.

Mais comme y a pas mèche que la gouvernance se sépare de ses chers poulards, les cipaux refusent carrément de voter les pépettes.

Toutes les années c'est kif-kif bourriquot, nom de dieu!

Et toutes les années, notre rossard de préfet ajoute lui-même la somme au budget de la ville, et la farce est jouée!

Ton octroi, c'eut été pareil: les cipaux le supprimant, le préfet le rétablissait.

Et maintenant, loupot, dis-moi ce que devient ton suffrage universel dans un fourbi de ce calibre? M'est avis qu'il est en capilotade.

Vois-tu, tant que le populo sera assez bugnasse pour croire que les politicards vont lui foutre des alouettes toutes rotées par le bec, y aura rien de fait! Il doit tout attendre de lui-même et s'il ne veut pas foutre carrément les pieds dans le plat...

J'allais continuer sur le même ton, lorsque j'aperçus la tronche du singe; Dumortier n'eut que le temps de s'esbigner.

Depuis, je l'ai revu, il a ruminé ce que j'y ai poussé. Oh, il n'est pas encore convaincu! Il a tellement de préjugés sur la politicaillerie dans la caboche que ça sera long, nom de dieu.

Mais, foi de vieux grigou, j'en ferai un anarcho!

Et c'est ainsi que vous devez tous faire les aminches: dans vos usines, au cabaret, quand vous pouvez vous payer le luxe d'y aller, dans vos réunions d'amis. Partout enfin où vous vous trouvez plusieurs de réunis faut vous fendre de boniments expliquant ce que veulent les anarchos.

Y a aussi un autre moyen: c'est de propager le caneton. C'est pas bien difficile, je fais cela sans me déranger; ainsi dans mon usine je fais circuler le caneton jusqu'à la gauche, dans le nombre y a toujours des zigues d'attaque qui le prennent à la bonne et qui ensuite se fendent de leurs deux ronds par semaine.

Que dans chaque usine un bon bougre en fasse autant et les idées anarchotes feront tache d'huile vivement.

Un vieux grigou.

Bons bougres, demandez à votre bistrot un verre de *Dynamite*.

Rien de tel après le boulochage: ça fait digérer chouettement, — et en même temps ça maintient au cœur la haine des bourgeois.

Si le troquet ne sait pas où se vend la *Dynamite*, engueulez-le et dites-lui que pour trois balles, plus les frais d'octroi, il en aura un litre. Il n'a qu'à adresser sa commande au fabricant:

A. Amouroux, à Belvès (Dordogne).

Saint Galmier. — C'est du patelin où pisse la fameuse eau gazeuse que les épïcemars et les bistrots vendent à Paris, que je veux dire deux mots:

Les prolös y sont salement exploités, nom de dieu! Ils sont sous la coupe d'un ratichon, — c'est tout dire.

A la fin des fins, ayant soupé d'être sucés à vif, ces gonses ont formé un syndicat et ont donné leurs conditions aux galeux qui, pris de trouille, ont promis 50 balles de gratification tous les ans.

Les bons bougres n'ont rien voulu savoir, ils ont tout refusé. Ils ont des idées de se foutre en grève!

S'ils n'y vont pas dare dare, ils ont des chances pour être salement roulés.

Y A RIEN DE CHANGÉ

Roubaix. — L'autre jour, une tripotée de camaros se trouvaient au cimetière pour l'enterrement civil de la gosseline d'un bon bougre, nommé Houque.

Voilà que juste comme un copain commençait à jaser quelques mots, rapique un enterrement religieux; furieux, le ratichon veut faire du boucan et empêcher le gas de parler.

Mais il n'a pas continué, vu qu'il a eu le taf de recevoir une baffe.

Pour finale, les copains ont crié: « Vive la Sociale! » et pour leur faire la nique, après avoir foutu avec son pinceau un peu d'eau sur sa boîte à dominos, le cléricochon a gueulé: « Vive le bondieu! »

« Quèque c'est que cet animal? » fait un bon bougre, et un autre d'y répondre: « C'est le copain de ceux qui ont le portebraise bien garni et l'ennemi des crève-la-faim. »

Et le ratichon qui était déjà en fuite, de répliquer de loin: « Le bondieu saura bien vous trouver! » Et tout le monde de rigoler.

A la sortie du cimetière un roussin, pistonné par le frocard, demandait des noms et des adresses. Turellement on l'envoya aux pelottes. Il n'était pas content! Je te crois, manquer de respect à l'autorité de la gouvernance et du bondieu, y avait de quoi.

Ce que je vas dégoiser n'est pas du tout aussi rigolboche:

Le copain Houque restait avec deux gosses malades, dont l'un à l'agonie, et pas le rond pour appeler le médecin! Il se décide, pour tâcher de soulager les mômes, de s'adresser à l'assistance publique.

La compagne enveloppe soigneusement le petiot et va avec au bureau de bienfaisance; bien qu'arrivée à l'heure réglementaire le médecin était déjà décanillé.

Houque va alors demander un billet pour obtenir une visite de médecin à domicile; on le lui accorde, il galope chez le médecin, y laisse son billet. Peine perdue, nom de dieu! Le pauvre môme est mort et même enterré et le médecin est encore à venir.

Et dire que Roubaix est dans les pattes d'une municipalité socialiste!

C'est-y pas abominable! Voilà un père et une mère qui doivent assister à l'agonie

de leur gosse faute de pognon et par suite de l'incurie de cette bande de birbes qui se disent les édiles.

Garce de société, administrance infecte!

A l'enterrement civil du pauvre gosse y avait un millier de personnes. Y a eu deux discours galbeux; ensuite y a eu une collecte pour la famille Houque qui a produit 12 fr. 15.

Un groupe de socialos a aussi fait une collecte pour le camaro, elle a produit 2 fr. 90.

FASQUES DU VENT

Farges est un petit patelin du Cher, tout farci de campluchards qui sont bougrement à la coule.

Dans les temps anciens on a collé une grande croix au coin d'un chemin. C'est-y qu'elle est moisie, ou bien c'est-il l'effet des miracles de Lourdes, mais au temps d'aujourd'hui la malheureuse se casse souvent le nez.

Les marioles du pays, qui ne croient pas du tout aux miracles, disent que c'est la faute du vent.

Par exemple, les grosses légumes de l'endroit rognent ferme de voir leur croix se démantibuler si facilement. Ils se disent peut-être qu'un de ces quatre matins, non content de casser le nez à la croix, le grand vent pourrait bien le leur casser à eux aussi.

Pour lors, afin de prouver qu'ils ont les pattes solides, les jean-foutre ont remonté la croix et l'ont rembourrée avec des supports. Puis, ces andouillards-là ont fait courir le bruit que ceux qui l'abattraient seraient facilement reconnaissables, vu qu'ils resteraient pétrifiés sur place.

Turellement, nom de dieu, personne n'a voulu risquer le paquet!

Mais il est arrivé une chose espatrouillante: le grand vent a apporté des fagots; comme il faisait chaud, ils se sont allumés tout seuls et la sacrée croix a été grillée comme un porc.

Comme ça faisait un beau feu de la Saint-Jean, y a des couillons qui s'en sont aperçus, si bien qu'on a pu sauver le moignon.

Mille dieux, je l'ai à la bonne le vent de ce pays-là! Il ne ferait pas mal de souffler aux quatre coins de la France.

Chouettes Réunions

Comme le copain Fortuné était en tournée de conférences à Dijon, il a poussé une ballade jusqu'à un petit patelin du Jura, à **Saint-Aubin**, où se croirait dans la lune. C'est la pleine cambrousse, loin des chemins de fer et des sergots.

Au premier abord, on croirait tomber dans un patelin farci de gourdes qui ignorent tout, — mais, foutre, faut en rabattre. Il y a là une floppée de bons bougres qui n'attendent que le moment du chambarde-ment pour marcher dare-dare.

Donc, après bien des emmerdements pour avoir une salle, le copain Fortuné n'en trouvant pas, a fait sa réunion dans la grange d'un bon bougre.

Il a expliqué ce que serait l'agriculture après la Révolution. Il a jaser sur Ravachol et ses dynamitades. Et foutre, les bons

campuchards gobaient ses paroles, et s'en pourléchaient les badingouines, kif-kif si c'eût été du petit lait.

Ils ont applaudi, nom de dieu, à s'en démantibuler les battoirs !

Le raticchon de l'endroit, qui est un gros richard et un sale plein de merde, a eu aussi sa part d'engueulades.

Le tout s'est terminé chouettelement, — et pour qu'il en reste quelque chose, les bons bougres de pétrousquins ont formé un groupe qui promet de se montrer bath aux pommes.

Ardennes. — Après s'être fait un peu de lard dans la brousse, pour se dérrouiller, Fortuné va pousser une pointe dans les Ardennes.

Il y sera la semaine prochaine et il se promet de secouer chouettelement les puces aux jean-foutre de la haute et aux fumistes qui endorment le populo pour y refaire son pognon.

Samedi, il sera à Saint-Quentin et de là, il file dare dare sur Mézières.

NOUVEAUX BOUQUINS

Nom de dieu, il vient de paraître un bouquin qui m'a fait salement renauder.

Ça a pour titre : *Les Coulisses de l'Anarchie* (1), et c'est fait par un bourgeois : Flor O'Squarr.

Je m'étais d'abord promis d'engueuler salement ce birbe, mais y a plus mèche. Voici pourquoi : il paraît que son bouquin a foutu à cran les marchands d'injustice, de sorte qu'il y a des poursuites à la clé.

Pour lors, taper sur le type, ça serait me foutre du côté des juges, — j'y fais pas !

Mais pourquoi ces salauds poursuivent-ils ? Dans le bouquin, y a du débinage sur les anarchos ; on y casse ferme du sucre sur leur dos...

Evidemment, c'est pas suffisant pour expliquer les poursuites. Foutre non !

Faut qu'il y ait autre chose : M'est avis que ce qui fout les enjuponnés en rogne, c'est de voir un bourgeois parler d'Anarchie.

Ça va détériorer leur *Croque-Mitaine*, nom de dieu ! Comment faire peur avec le spectre de l'Anarchie ?

Ce que les juges craignent, c'est qu'au lieu d'aboyer après les anarchos, — comme un cabot à la lune, — un chacun se foute à reluquer ce qu'ils ont au fond du sac... ce qui, turellement, les ferait vivement changer de façon de penser.

Mille dieux, m'est avis que j'ai saisi le joint !

Et vous voudriez que bibi aille débiner ce bouquin, parce qu'il y a des choses qui le défrisent, et qu'on y bêche les copains ?

Non, crédiu, non !

Plutôt, je demanderai que les bourgeois se foutent à en publier par douzaines du même calibre.

Pour paraître prochainement la troisième année de l'*Almanach de la Question Sociale*, par Argyriadès pour 1893.

Parmi la chiée de collabos, où s'empilent une tripotée de bouffe-galette et d'ambitieux, c'est avec de la peine qu'on dégote le nom de quelques rares bons fleux.

Le prix sera de 1 fr. 50 ; adresser les demandes à la Question Sociale, 5, boulevard Saint-Michel, Paris.

(1) Chez Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides, Paris. (Envoi franco contre 3 fr. 50).

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'*Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

— Groupe de propagande anarchiste, réunion les mercredis et samedis de chaque semaine, à huit heures et demie du soir, salle Chassang, 4, rue des Maronites (20^e arrondissement).

Troyes. — Tous les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution* sont priés de se réunir chez Maigrot, 14, rue du Beffroy, le samedi 24 septembre, à huit heures du soir, à l'effet de s'entendre pour organiser une série de conférences dans la banlieue de Troyes.

Aubin. — Le groupe « les Watrineurs de l'Aveyron », se réunit tous les dimanches à 8 h. 1/2, au local convenu.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Damery. — A plusieurs demandes qui lui ont été faites concernant la réapparition du *Déchard*, le compagnon répond qu'il est tout prêt, à condition que les groupes assurent au moins la vente et la vie du canard, vu que l'association de malfaiteurs manigancée par la gouvernance l'a complètement tué : il a tout perdu le 1^{er} Mai.

Envoyer les demandes à l'ex-administrateur Anon, à Damery-Brunet, Marne.

Vienne. — Les groupes ou compagnons qui désireraient des *Procès de Vienne*, peuvent s'adresser au compagnon Delalé, 1, rue Victor-Faugier, à Vienne, Isère, au prix de 0.25 centimes au lieu de 0.50. — En outre, un pressant appel est fait à tous ceux qui en ont reçu et qui ne les ont pas encore réglé.

Nota : Adresser la galette avec les demandes.

Levallois. — Tous les lundi, mardi, mercredi et jeudi, rendez-vous des copains de : Clichy, Batignolles, Levallois, Ternes et Neuilly ; de 5 h. à 9 h. du soir, Porte Bineau, en dehors de la barrière, sur la pelouse de gauche en sortant de Paris.

Dijon. — Les compagnons qui désirent des brochures de S. Faure doivent les demander à Bardot, 14, boulevard Voltaire, Dijon, Côte-d'Or.

Les almanachs, 0.25 l'exemp. ; 25 exemp. 6 fr. ; 50 exemp. 11 fr. ; 100 exemp. 18 fr.

Féodalité ou Révolution, 0.10 l'exemp. et 7.50 le cent.

Maromme. — Samedi 24 courant, réunion publique et contradictoire organisée par le groupe le *Réveil anarchiste rouennais*.

Ordre du jour : La misère, ses causes et ses conséquences.

La réunion aura lieu à huit heures et demie du soir.

Où ? Les copains ont oublié de l'indiquer.

— Pour le lendemain dimanche, le groupe organise une réunion à trois heures et demie de l'après-midi à Momille.

PETITE POSTE

B. Bucharest — C. Argenteuil — L. Montauban — P. Châlons — B. Limoges — B. Pourçain — R. Lille — D. Blanzay — L. Bécot — L. Montpellier — E. Fontenay — P. Grenoble — Armentières. — D. Alger — J. Chaux de Fonds — R. Lille — G. Trélaté — L. Troyes — P. Châlons — B. Mirepoix — P. Castres — C. Reims — V. Alger — O. Firminy — C. Thizy — G. Médéah — V. Calais — T. Constantine — T. Quentin — O. Nazaire — R. Ronane — A. Damery — C. Dijon — T. Mézières. — Reçu galette, merci.

— Prière au copain Louis Gay de Grenoble de faire parvenir son adresse à Jules Demare, rue Saint-Joseph, faubourg de Clermont, maison Danière, Roanne.

— Faure, de Saint-Etienne, n'a pas reçu de lettre de Mascara. Il attend !

L. à Malakoff. — Pour ce que tu dis en fait de chansons, c'est la braise qui manque.

O. Firminy demande à Cuisse s'il est toujours l R. P.

C. Pantin. — N'avons rien appris.

Amiens. — N'avons pas un seul exemplaire du *Père la Purge*.

Farges. — N'ai pas le *Trimardeur*.

M. Beaune. — Renouvelle ta demande de brochures.

R. Lille. — Cette galette a été versée à la *Révolution*.

— Piollat demande l'adresse de Cellard. Lui écrire chez Briquet, rue du Fer-à-Cheval, 1, Avignon.

Un Peinard (Bordeaux). — Ce dont tu parles est trop en dehors : c'est même pas du socialisme : c'est des cataplasmes que les bourgeois appliquent sur les pattes du populo comme dérivatif. T'es de bonne foi ; rumine et comprends qu'il n'y a à attendre quelque chose que du chambardement général.

Maromme. — S. est un copain, il n'a qu'un tort c'est d'avoir le choléra des courses. — Pour ce qui est du camarade F., ne sais rien.

EN VENTE

aux bureaux du « Père Peinard »

| | |
|--|----|
| L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux..... | 15 |
| Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890..... | 50 |
| L'Anarchie en Cour d'assises, le Procès de Clichy, 1891..... | 10 |
| Almanach anarchiste..... | 25 |

Chansons avec musique, à deux ronds pièce : Le père Peinard au populo. — Y a rien de changé. — Les grands principes, je m'asseois dessus. — Faut plus de gouvernement. — L'Internationale. — Le droit à l'existence. — Les Conscrets insoumis. — Ce que nous voulons. — La Mort d'un Brave. — Le Chant des Peinards.

Chansons à un rond : Je n'aime pas les sergots. — Germinal. — Le député en blouse. — La Carmagnole des Mineurs et la Carmagnole Sociale (ensemble). — Comme c'est bon la vie. — Le Père Duchesne. — Prise de possession. — Le Chant des Trimardeurs. — Les Briseurs d'images. — Les Pieds-Plats. — Debout frère de misère.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du Père Peinard.
4 bis, rue d'Orsel, Paris

Cochon de Centenaire!



Oh là là, avoir coupé le cou à Louis XVI ; avoir botté le cul à Charles X ; secoué la poire de Louis-Philippe et flambé les Tuileries... Tout ça pour coller sur une chaise percée sa Jean-Foutrerie Carnot III ! Zut alors !